

Texte relatif à l'intervention de Thomas Sauvadet le jeudi 12 février 2009 à l'Institut du Développement Social – IRTS de Haute-Normandie (Canteleu/Rouen) dans le cadre des séminaires de l'ACOFIS 2009

Figures profanes de la folie et contrôle social dans un quartier pauvre français : le cas des jeunes de la rue¹

Thomas Sauvadet*

Résumé : L'article est centré sur les figures profanes de la folie élaborées au sein d'un groupe de jeunes qui tend à s'approprier les rues de son quartier, un quartier populaire touché par la crise socio-économique. Il s'agit donc d'une sociologie de la folie qui n'est pas une sociologie des univers savants et de la psychiatrie. L'étude cherche à expliciter la genèse de ces figures profanes et s'intéresse à leurs fonctions normatives. Elle dégage au final deux formes majeures de « folie » : 1) celle que nous pouvons appeler « folie positive », dans le sens où elle respecte certaines règles sociales, fait partie de la compétition sociale et permet ainsi un accès aux ressources économiques et symboliques du groupe en question ; 2) celle que nous pouvons appeler « folie négative », dans le sens où elle ne se réfère plus au jeu social concerné (ou s'y réfère maladroitement) et provoque diverses formes d'exclusion.

Mots-clés : jeunesse - quartiers pauvres - compétition - violence - folie - figures profanes - contrôle social - exclusion - sous-culture - ghettoïsation.

1) Les « *Jeunes de la cité* » ?

Mon propos ne traite pas de la totalité des jeunes qui résident dans la cité HLM où j'ai moi-même longuement habité (banlieue sud de Paris) et où j'ai mené une enquête par observation participante pendant trois ans (2000/2003), il concerne uniquement ceux qui s'appellent et

¹ Ce texte a été publié en espagnol sous le titre : « Figuras profanas de la locura y control social en un barrio pobre francés : el caso de los jóvenes de la calle », *Política y sociedad*, vol. 43, n°3, avril, 2006, p. 29-41.

*

Thomas Sauvadet, Sociologue, chargé de cours à l'Université Paris VIII. Membre du laboratoire CESAMES (Centre de recherche Santé Mentale, Psychotropes, Société)

sont appelés « *les jeunes de la cité*² », c'est à dire ceux qui sont en bas des tours, dans la rue : un espace stigmatisé (mauvaise réputation, symbole de marginalisation) aussi bien par les gens de l'extérieur que par nombreux résidents de la cité. Les garçons qui sont « constamment » dans la rue proviennent massivement des familles les plus pauvres du quartier, mais la pauvreté (relative) n'explique pas tout. Ainsi un jeune vietnamien préfère vendre de la cocaïne dans le 13^{ème} arrondissement de Paris (où est rassemblée une importante communauté asiatique). Un autre jeune prend le contre-pied de son grand frère et réussit ses examens scolaires³, un autre a adhéré aux Témoins de Jéhovah ou à un groupe de militants islamiques⁴, un autre a été absorbé dans une carrière sportive... Les jeunes concernés sont souvent d'origine maghrébine ou sub-saharienne (mais pas uniquement : il y a des fils d'italien, de portugais, d'espagnol, de polonais, de français, de gitan sédentarisé...). Jeunes, en « bande », pauvres, de sexe masculin et souvent d'origine « visiblement » étrangère, ils ont conscience d'être la cible de multiples stigmatisations (générationnelles, ethniques, socio-économiques...). Ils sentent bien le rejet et la peur qu'ils suscitent chez beaucoup de passants. Les jeunes en question sont une cinquantaine et représentent environ un vingtième de la population juvénile et masculine qui habite le quartier. Ils se connaissent tous (ou presque), forment des groupes qui effraient et font fuir les autres jeunes du quartier. Ils se donnent des surnoms, organisent des solidarités liées à un cadre commun : « *la cité* ». Ils ont de cinq à trente ans et cette sociabilité « intergénérationnelle » s'apparente par moments à des rapports

² Les quartiers pauvres sont appelés en France « cités HLM » (HLM : Habitations à Loyer Modéré). L'expression « *jeunes de la cité* » (ou, par extension, « *de cité* ») apparaît avec les années 80, une époque où la France est touchée par un chômage structurel, une dépolitisation (nuancée par le renouveau de l'extrême droite) et une désyndicalisation de grande ampleur. Le « mouvement ouvrier » s'effondre. Les cités HLM, jadis symboles de l'élimination des bidonvilles, deviennent des quartiers qu'il faut rénover et où se concentre la pauvreté. Les « *jeunes de cité* » prennent peu à peu le visage de « nouvelles classes dangereuses ». Ils surgissent dans le paysage médiatique lors de l'émeute des Minguettes (des voitures sont brûlées, des vitrines sont brisées, des affrontements avec la police se produisent), à Lyon, en 1981. Cette problématique de la précarité et de la violence se conjugue avec celle des stupéfiants dont la consommation s'est prolétarisée et s'est transformée en « fléau social » sur fond de chômage chronique (Mauger, 1984) et d'épidémie (les injections d'héroïne par intraveineuse posent un problème majeur du fait de l'apparition du SIDA - pour une analyse des bouleversements institutionnels alors engendrés, voir : Joubert, 1999).

³ Sur les mécanismes d'élection parentale et leurs implications sur l'élection scolaire, voir : Mauger, 2001.

⁴ Par rapport à l'existence de différents styles de vie déviants ouverts à la jeunesse populaire, voir : Mauger, 1994.

de filiation. Bien sûr, les enfants ne sont pas réellement conscients de tout cela, mais ils s'y familiarisent. Le lien s'effectue par une reconnaissance mutuelle : les plus jeunes constatent et apprennent à craindre, à admirer et à mimer l'autorité des plus vieux, les plus vieux apprennent de leur côté à s'identifier aux plus jeunes, à reconnaître leur enfance à travers celle des plus jeunes : ils disent parfois les « éduquer », ils les aident, les conseillent, payent des sucreries, etc., mais ils les utilisent aussi cyniquement, tout comme eux-mêmes ont été utilisés autrefois. Ils reproduisent. P. Bourdieu (1997) explique : « Et l'illusion populiste qui se nourrit aujourd'hui d'une rhétorique simpliste de la « résistance », porte à ignorer un des effets les plus tragiques de la condition des dominés, l'inclination à la violence qu'engendre l'exposition précoce et continue à la violence : il y a une *loi de conservation de la violence*, et toutes les recherches médicales, sociologiques et psychologiques attestent que le fait d'être soumis à des mauvais traitements dans son enfance [...] est significativement lié à des chances accrues d'exercer à son tour la violence sur les autres (et souvent sur ses propres compagnons d'infortune), à travers crimes, vols, viols, voire attentats, et aussi sur soi-même, avec l'alcoolisme ou la toxicomanie notamment. » Selon moi, la « résistance » précitée n'est simpliste que si elle ne s'articule pas avec cette *loi de conservation*.

A partir de l'adolescence, de nouveaux jeunes (une cinquantaine) se mélangent partiellement à ceux qui sont quasi constamment dehors. Généralement, ils sont issus de familles moins pauvres : ils partent plus souvent en vacances, font de plus longues études... Ils sont vus comme des « étrangers », des « *filis à papa* ». Ils sont en position d'infériorité mais cela n'est pas toujours explicité : il faut laisser des « portes de sortie honorables⁵ ». Malgré leur attirance envers un « monde marginal » (comme peut l'être « le quartier gitan » sur la scène socioculturelle espagnole), ils comprennent avec le temps leur inadéquation et se dirigent plus rapidement que les autres vers le tandem « famille/travail ». Plus diplômés, moins typés

⁵ Voir à ce sujet le « jobard lésé » d'E. Goffman (1969).

« *jeunes de cité* », ils maîtrisent mieux les codes culturels dominants et trouvent plus facilement un emploi.

Les « *jeunes de la cité* » fréquentent essentiellement leurs pairs et s'associent avec eux pour former des groupes rassemblant l'ensemble ou une partie de ces derniers. Le groupe « *jeunes de la cité* » est rarement au complet. Il est fait de petits groupes qui se rencontrent, s'associent et se dissocient en permanence, mais qui s'unissent toujours face à « l'étranger ». Au sein d'une même tranche d'âge, chaque petit groupe est, à partir de l'adolescence notamment, plus ou moins spécialisé dans une activité (consommation de drogues, délinquance, sport...). Un jeune qui traîne dans les rues de son quartier a ainsi « le choix » entre différents groupes de copains, entre différentes activités typiques, à condition qu'il ait les qualités requises pour pénétrer ces différents groupes (capacités sportives et/ou délinquantes, maîtrise des effets de la consommation de drogues...). Toutes ces démarcations ne sont pas toujours explicitées, il n'y a pas de formalisme, les rencontres sont souvent aléatoires et les appartenances peuvent être floues et/ou multiples.

Tous ces jeunes baignent dans une culture typique : codes vestimentaires, gestuels et linguistiques spécifiques, musique rap... Un « punk », un « hippie » ou un « hard-rocker », etc., n'y ont pas leur place. Il s'agit ici d'une référence (implicite ou explicite), partielle mais réelle, aux jeunes des ghettos américains et à leur culture « hip-hop ». Si la pauvreté (relative) n'est pas le seul facteur explicatif de l'adhésion au groupe « *jeunes de la cité* », elle représente néanmoins une donnée déterminante car elle aide à produire un enclavement territorial. Il devient difficile de sortir du quartier : déscolarisation⁶, chômage⁷, refus du travail ingrat et précaire, faible pouvoir d'achat freinant toute mobilité (départ en vacances, déménagement⁸...), harcèlement policier et harcèlement des services de sécurité privée,

⁶ Aucun jeune n'atteint le niveau universitaire.

⁷ Le taux de chômage est au minimum de 70% sur la population de plus de 16 ans.

⁸ On constate un allongement de la jeunesse, faute de pouvoir construire une situation d'adulte (appartement personnel, emploi, famille). Ceci est un phénomène générationnel (Chauvel, 2002) qui est plus particulièrement actif dans les milieux les plus modestes, le phénomène est donc différencié en fonction des milieux sociaux. Parallèlement, la « crise d'adolescence » est plus précoce et intense en milieu populaire, elle correspond à une

stigmates compliquant l'interaction avec des personnes « ordinaires ». Le quartier devient un support identitaire collectif⁹ et produit un attachement affectif. Or, dans les rues de ce quartier, la sous-culture des « *jeunes de la cité* » domine et réprime les sous-cultures juvéniles concurrentes. Elle est aussi basée sur un sens aigu de la « débrouille » et du rapport de force, autrement dit, elle possède une force certaine d'attraction.

Les jeunes « *de la cité* » comprennent le caractère profondément social des épreuves qu'ils traversent, et prennent conscience de leur force, de leurs capacités d'action collective sur le territoire de leur zone d'habitation. Le besoin de « protections rapprochées » (Castel, 2003) se nourrit, selon moi, de l'insécurité sociale dont sont victimes ces jeunes : la désorganisation structurelle impose, au fil du temps, la production d'une organisation locale. Dons, contre-dons, prêts, services divers et usages du crédit, achats, ventes, trocs, trafics, lutte collective contre le stigmate, solidarités face à la police : autant d'opérations qui s'épanouissent dans ce contexte de précarité et d'interconnaissance, qui dure le temps de la jeunesse, qui intègre les plus jeunes (les entrants) tout en perdant les plus vieux (les sortants : qui se dirigent vers le tandem travail/famille). Parallèlement, les conflits et rivalités internes au groupe remettent constamment en cause ces liens de confiance et de solidarité. L'individualisme et les crispations liées au partage sont fréquents, car si le « Nous » que revendiquent les « *jeunes de la cité* » engendre des ressources (surfaces financières délinquantes, mises en commun de biens divers et variés, prestige lié aux séparations hiérarchiques implicites ou explicites...), ces dernières sont néanmoins insuffisantes. En conséquence, le manque (« *la pénurie* » comme ils disent) produit des sélections constantes et crée des laissés-pour-compte occasionnels ou quasi permanents. Autrement dit, la concurrence est rude. C'est là une des caractéristique de la pauvreté : elle exacerbe le manque et les rivalités qui en découlent, même

émancipation (vis-à-vis de la sphère familiale) plus rapide et radicale. De nombreuses études ont d'ailleurs mis à jour le lien entre niveau socio-économique et niveau de contrôle parental (Mucchielli, 2000). Au jeune âge adulte, la cohabitation prolongée avec les parents impose des mises à distance, des « présences fantômes » (Sayad, 1993) pour éviter un minimum le conflit. La rue et les copains deviennent l'espace principal de socialisation.

⁹ Un phénomène populaire classique, voir par exemple : Hoggart, 1970 ; Schwartz, 1990.

si d'un autre côté elle peut aussi produire de la solidarité et de l'entraide. Elle exacerbe ce double mouvement. Le premier mouvement tend ici à être le plus significatif, ceci explique la désillusion progressive qui affecte les membres du groupe étudié lorsqu'ils croient en cet idéal de fraternité entre « copains du quartier » : la logique utilitariste est de plus en plus influente, tout comme le capitalisme sauvage propre à l'économie illicite de la drogue¹⁰ (cannabis voire cocaïne). Face aux différentes formes de pénurie, les plus forts, les plus redoutés, sont les « premiers servis » : par exemple, lors de la préparation des « virées », il n'y pas assez de véhicules, pas assez de places disponibles (dix places pour vingt jeunes), et les jeunes jouent des coudes pour « en être », pour ne pas être « coincés dans le quartier » et ne pas « devenir fous », c'est à dire ne plus savoir comment tromper son ennui ni comment éviter la mésestime de soi. Un jeune témoigne :

« Samedi dernier, je suis resté coincé dans la cité. Les autres sont partis. Y'avait que moi, Malek, Steve et Hicham. Moi, normalement, je devais bouger aussi, mais le gros Büllent a fait sa crise, alors du coup... Voilà l'ambiance, à jouer au tarot dans une cave comme des rats. J'étais dégoûté. La bière, le shit, ça m'aidait plus, j'en avais trop marre de tout. J'avais envie de faire un truc, un truc original tu vois, même si c'est un truc de fou. Tu vois, j'avais envie de péter les plombs, j'avais l'impression de devenir barge (fou), de me foutre de tout. Tu me branchais sur un truc et je partais. »

¹⁰ L'utilisation de la violence physique est indispensable à celui qui souhaite faire carrière dans l'économie illicite de la drogue. Celle-ci fonctionne largement sur le principe du crédit est tout le problème vient de la gestion de la dette, des rapports entre celui qui prête et celui qui doit. Particulièrement pauvres et endettés, beaucoup de jeunes ne peuvent pas rembourser leurs créanciers dans les temps et hiérarchisent leurs dettes en fonction de l'urgence du remboursement. La hiérarchisation des dettes est un travail permanent pour les pauvres économiques, comme le constatent J-F. Laé et N. Murard (1985). L'urgence en question est alors déterminée par les capacités de coercition de chaque créancier. Autrement dit, les plus dangereux sont les premiers remboursés. Seuls ces derniers peuvent jongler avec des sommes comme 10 000 euros, être compétitifs, sécuriser la marchandise...

« Les enseignants, les éducateurs, les policiers sont souvent surpris, nous dit François Dubet (1987), de voir émerger de la « galère » des sujets détruits, défaits, fous, dont les actes ne peuvent plus être compris selon les modes d'interprétation et d'interaction spontanés les mieux partagés ».

2) Figures profanes de la folie¹¹ : jouer au fou ou être joué par la folie ?

a) La « folie positive » ou socialisée

Pour ne pas déprimer, pour « *en être* » (et donc prendre la place des autres), le lecteur l'aura compris, la gentillesse est insuffisante : il faut aussi savoir faire le « *barjot*¹² », le « *fou* » (comme ils disent), il faut savoir se faire craindre¹³. La « folie » est ici du côté de l'imprévisible, elle inspire la peur et se connecte par ce biais aux rapports de force entre jeunes. Elle est utilisée pour montrer une détermination redoutable, une capacité de surenchère qui ne regarde pas les conséquences. Être un « *fou* », ou le faire croire, c'est se lancer sans appréhension dans n'importe quel conflit. Il s'agit d'être « *capable de tout* », de faire un acte public, démonstratif, qui marque les esprits, « *un truc de fou* » comme ils disent (se battre à quatre conter un, provoquer volontairement un accident de la route...). Il faut savoir réagir devant une provocation, sinon, l'absence de réaction justifie la domination. La force fait le droit, comme l'explique l'anthropologie de l'honneur de J. Pitt-Rivers (1997). Il faut une part de « folie » pour s'adapter aux relations humaines, pour défendre ou conquérir des ressources octroyées par les relations de proximité (un motif rationnel). Cette « folie » se

¹¹ Sur la pluralité des consciences de la folie à travers l'histoire (consciennes scientifiques ou profanes d'ordre pratique, morale, mythologique...), voir : Foucault, 1972.

¹² Voir à l'époque des « loubard » : Monod, 1968.

¹³ Cette capacité est aussi employée (par moments) pour défendre les proches (famille, ami(e)s...) : leur sécurité physique, leurs biens, leur tranquillité, leur réputation... En ce sens, ce n'est pas une démarche purement individualiste, et encore moins une démarche totalement égocentrique basée sur la « frime virile » d'une adolescence anxieuse.

réfère généralement à « *l'école de la rue* » : ne pas avoir peur, relever chaque défi, « *être un homme quoiqu'il arrive* ». Ecole, car c'est un apprentissage : ce n'est qu'après avoir subi ou avoir vu subir des humiliations liées à un manque de courage physique, que la personne évalue le poids du contrôle social et l'enjeu de l'« honneur », ce n'est qu'avec l'expérience qu'elle réussit une théâtralisation appropriée de son courage, optimisant ainsi « l'honneur » recueilli, et ce n'est que lorsque ses réseaux relationnels se resserrent sur « *les jeunes de la cité*¹⁴ » (ou ne s'en émancipent pas) qu'elle s'accroche à cette « folie ». La « folie » en question est un mode de gestion psychologique qui permet de guerroyer avec détermination en s'appuyant sur un code moral qui donne du courage, qui sert de repère, qui donne le cran d'être « *fou* ». Ceci s'exprime ostensiblement lors des monologues qui devancent les bagarres et où les jeunes se rabâchent « d'où ils viennent », « qui ils sont » et « ce qu'ils doivent faire », une « méthode Coué » parfaitement maîtrisée par Brice (jeune adulte) :

« Qu'est-ce qu'il croit ? Que je vais flipper ? Moi, la rue, c'est chez moi ! Qu'est-ce qu'il vient me faire chier ? Moi j'ai les nerfs, j'ai les nerfs ! Moi faut pas me faire chier ! Moi on me met pas à l'amende, moi ! Moi j viens de la rue, moi ! Moi je suis un ouf (fou en verlan) moi ! ».

Ils tentent de se persuader que leur orgueil est suffisamment meurtri pour qu'il les oblige à être « *fou* », à ne pas reculer, à relever les défis¹⁵ même potentiellement mortels. Ils revendiquent leur appartenance à « *la rue* » et leur « folie ». Il s'agit de se convaincre

¹⁴ Et/ou sur des groupes au fonctionnement relativement similaire en ce qui concerne la distribution de « l'honneur » (milieu du banditisme, milieu pugilistique ou militaire...)

¹⁵ J-F Laé et N. Murard (1985), en observant la vie d'une cité de transit au début des années 1980, remarquent que la grande force des habitants est d'abord leur présence physique lorsqu'ils exercent « le droit d'être pauvres » et bloquent les guichets de l'aide sociale avec des « mains vides mais agitées ». Constatant que la réputation ne peut s'appuyer sur un capital familial, économique, etc., D. Lepoutre (1997) explique qu'« elle est donc toute entière dans la personne physique et dans les conduites personnelles en accord avec les idéaux partagés par les membres du groupe, le courage (physique) et l'éloquence ». Ceci correspond plutôt bien à la notion de « culture oppositionnelle » proposée par Ph. Bourgois (1995).

rapidement de la nécessité de la prise de risque d'ordre physique. L'expression habituellement employée, « *monter en pression* », témoigne de la connaissance qu'ils ont des différents états qui amènent les nerfs à déployer une énergie insoupçonnée, guidée par le courage, la rage, la « folie » (le langage commun utilise d'ailleurs l'expression « être fou de rage »). La montée rapide des émotions est un gage d'adaptation aux situations difficiles qu'ils rencontrent¹⁶. Ils doivent savoir mobiliser rapidement leur « folie ». Ils apprennent à utiliser un système d'administration de la « folie », un système qui commence par l'amplification de la colère et de la passion, des forces morales qui sont déterminantes pour trouver quotidiennement le courage de l'action¹⁷, d'où l'expression fréquente d'un rapport utilitariste à ces sentiments (« *Ma colère, c'est mon carburant* », « *ma haine, je la soigne, j'en ai besoin !* »), inversement, le sentiment amoureux entraîne une béatitude jugée dangereuse (« *l'amour ça tue, la haine ça maintient en vie* »). Plus les jeunes ont « *la haine* », « *la rage* », plus ils sont « *oufs* » (« fous » en verlan), plus ils se sentent portés par un souffle conquérant. Le milieu « *jeunes de la cité* » est l'espace où il est possible d'exprimer sa colère, sa « folie », de l'utiliser et d'en tirer quelques avantages. Il est l'espace où la colère dévorante a une utilité sociale : elle rend crédible le personnage de « *gros dur* ». Grâce à cette « folie » du risque-tout, les plus chétifs trouvent le cran d'outiller leur violence et dévaluent la force physique de leurs concurrents. Plus le jeune est fluët, plus il doit se montrer « *fou* » car seule sa « folie » intimide ses rivaux (d'où l'idéal-type du « petit nerveux hyper-susceptible et risque-tout »).

¹⁶ Pour prendre du recul par rapport à cette dynamique, on peut lire le travail de R. Muchembled (1989).

¹⁷ C. Von Clausewitz (1989) constatait : « Les trois quarts des facteurs sur lesquels il faut baser l'action à la guerre restent toujours plus ou moins plongés dans les brouillards de l'incertitude, celui qui en a la direction a besoin d'une extrême pénétration d'esprit pour arriver à la découverte de la vérité par le tact seul de son jugement. [...] Pour sortir victorieux de cette lutte incessante avec l'inconnu, il faut à l'esprit deux qualités indispensables. La première est ce que les français appellent le *coup d'œil* ; *c'est une lumière intérieure qui, dans cette obscurité même, éclaire encore assez l'intelligence pour lui permettre de découvrir quelques vestiges de la voie qui la doit conduire à la vérité*. La seconde est *l'esprit de résolution qui donne le courage de se laisser guider par cette faible lueur*. [...] Il suffit d'embrasser dans leur ensemble les quatre éléments dont se compose l'atmosphère de la guerre : *le danger, les efforts physiques, l'incertitude et le hasard*, pour se rendre compte de l'extrême force morale dont il faut être doué pour marcher au succès avec confiance et résolution dans un pareil milieu. [...] L'état de l'âme exerce l'influence la plus décisive sur les forces physiques. [...] Les passions, bonnes ou mauvaises, apparaissent comme de véritables puissances morales dans le grand drame de la guerre. [...] car du fait que la guerre est un acte de la force, la passion y joue nécessairement aussi son rôle. »

La réputation de « *fou* » lui est alors particulièrement utile, elle crée un capital symbolique offrant presque par la suite l'assurance d'être crédité par avance de capacités « guerrières » redoutables. La violence physique et la « folie » qui l'accompagne peuvent être vues comme un investissement qui une fois effectué permet d'être plus tranquille : la capacité d'intimidation est suffisamment opérationnelle pour rendre inutile d'autres recours à la force¹⁸. Autrement dit, « l'utilisation rationnelle de la folie » permet parfois de ne pas devenir « fou », dans le sens où elle peut rendre les conditions de vie plus supportables et protéger de ce fait l'équilibre psychique de l'acteur. La répétition de situations de stress peut donner des sensations qui permettent de maîtriser ou d'annihiler la colère dévorante mentionnée auparavant. 43% des jeunes cassent et/ou frappent lorsqu'ils sont en colère (Choquet, Ledoux, 1998). La violence tournée vers l'extérieur peut être un comportement préférable à la violence tournée contre soi, elle peut parfois mieux protéger l'acteur, elle peut donc être préférable du point de vue de l'acteur, elle peut répondre de manière plus sécurisante à la « loi de conservation de la violence » citée précédemment *via* le travail de P. Bourdieu.

Il y a ici un caractère rationnel et stratégique (qui est lié au calcul et à la poursuite d'un intérêt symbolique et/ou matériel¹⁹), car sans cette capacité d'intimidation, mieux vaut ne pas chercher à être un leader, à être un dealer, à être « le premier servi ». Comme l'expliquent G. Mauger et C. Fossé-Poliak (1983) à propos des « loubards »²⁰, les jeunes des milieux populaires (notamment ceux des fractions les plus disqualifiées) s'appuient sur un système de

¹⁸ Mais elle doit assez fréquemment être réassurée, il n'y a pas le caractère paisible du rentier effectuant des placements de « bons pères de famille ». S'il y a bien une forme d'accumulation primitive de l'honneur et du capital, celle-ci n'est jamais totalement abolie. P. Bourdieu (1998) écrit : « Aussi longtemps que n'est pas constitué le système des mécanismes qui assurent de leur propre mouvement la reproduction établie, il ne suffit pas à ceux qui dominent de laisser faire le système qu'ils dominent pour exercer leur domination, il leur faut quotidiennement et personnellement veiller à produire et à reproduire les conditions toujours incertaines de leur domination. Ne pouvant se contenter de s'approprier les profits d'une machine sociale encore incapable de trouver en elle-même le pouvoir de se perpétuer, ils sont condamnés aux formes les plus élémentaires de la domination, c'est à dire la domination directe d'une personne (ou d'un groupe de personnes) sur une autre personne (ou un autre groupe de personnes) dont la limite est l'appropriation personnelle, c'est à dire l'esclavage... ».

¹⁹ Parallèlement, le calcul concerné repose sur des connaissances incorporées, quasi inconscientes, c'est à dire de l'ordre du sens pratique tel qu'il est défini par P. Bourdieu (1980).

²⁰ Les « loubards » sont un peu l'équivalent des « *jeunes de cité* » dans la France industrielle et prospère d'après 1945.

classification « fort/faible » lié au capital physique et plus largement au « capital guerrier » (Sauvadet, 2005a) qui comprend selon moi l'intelligence stratégique (la thchache²¹, la force du nombre - à caractère forcément politique) et les capacités psychiques de gestion du stress (face à l'outillage de la violence notamment). Si celles-ci ne sont pas suffisamment opérationnelles, nous pouvons alors parler de « folie négative » par opposition à la forme de « folie potentiellement positive » que nous venons de décrire.

b) La « folie négative » ou désocialisée

Dans le premier cas, c'est à dire lorsque l'intelligence stratégique et les capacités psychiques de gestion du stress ne sont pas suffisamment opérationnelles, la « folie » tant recherchée conduit à la marginalisation voire à l'exclusion, car elle ignore de plus en plus le contrôle social de la violence exercé par le groupe « *jeunes de la cité* ». Cette violence fait effectivement l'objet de diverses formes de contrôle, rendues incontournables du fait de la remise en cause du monopole étatique de la violence physique. Un jeune qui se fait frapper ou voler ne doit pas demander assistance à la police, dans le cas contraire, il est socialement disqualifié, voire agressé physiquement : c'est dans le groupe, avec le groupe, et surtout avec ses leaders, que « justice » est faite, ou pas²². Le groupe s'intéresse aux bagarres, à la

²¹ Voir à ce sujet la relation entre Samir et D. Lepoutre (1997).

²² Dans le contexte du sud italien entre la deuxième moitié du 19^{ème} siècle et la première moitié du 20^{ème} siècle, P. Arlacchi (1986) explique : « Jusqu'ici nous avons examiné le moment violent et individuel du phénomène mafioso, le moment de la compétition anémique entre concurrents pour la conquête d'une suprématie qui est source d'estime et de considération publique. Il existe cependant un second moment du phénomène mafioso, dont l'importance est égale au premier mais qui est de signe radicalement opposé. Ce moment peut être défini en termes de processus *d'institutionnalisation* de l'honneur et de la transformation de celui-ci en un *pouvoir* reconnu, légitime. En effet, qu'advient-il quand la compétition pour la suprématie aboutit à la victoire d'un concurrent très fort, qui arrive à atteindre les degrés les plus élevés d'honorabilité ? Il arrive que ce dernier cherche à imposer sa protection au territoire et à la population, établissant un monopole de la violence physique qui lui permet de conserver le plus longtemps possible sa propre position. Il essaiera de « geler » la répartition existante de l'honneur et d'atténuer, en la réglementant et en la contrôlant, cette lutte du tous contre tous qui constitue la base du système. Pour atteindre ces objectifs, les vertus archaïques que sont le courage, la témérité et la force, et qui ont favorisé son ascension, ne suffisent plus. Le mafioso doit être en mesure de mettre en œuvre des activités de gouvernement, s'il veut mourir dans son lit, honoré et vénéré comme un gentilhomme. Au lion doit s'ajouter le renard. Il doit maintenant faire preuve de prudence, d'équilibre et de ruse, afin que son pouvoir soit accepté et reconnu par la population. Cette dernière doit voir dans son personnage non seulement le mâle victorieux et fort, capable d'anéantir n'importe quel adversaire, mais aussi l'autorité supérieure, le père et l'ami

légitimité des agressions (le motif et la manière). Si le rapport de force le permet, il sanctionne (voir plus bas : « Un exemple de « folie négative » : l'histoire d'Abdel »). Il faut parfois du temps, le temps que la rumeur se diffuse, que des alliances se tissent, qu'un événement nouveau serve de déclencheur. Cette gestion provient aussi de la peur collective de la « vraie folie », celle qui ne relève pas du « bluff » ou du « dérapage contrôlé » qui permet un positionnement favorable. Face à toutes les frustrations subies, face à toutes les exclusions et les agressions vécues, il y a très vite la conscience d'une limite de la raison humaine²³, et l'idée que la « vraie folie » guette ceux qui se laissent aller, ceux qui manquent de contrôle et menacent trop sérieusement l'existence même du groupe « *jeunes de la cité* ». Chacun sait que certains membres du groupe sont capables de « basculer », « d'exploser psychologiquement », ce qui se traduit par toutes les expressions du type : « *il est sous pression* », « *j'ai trop la pression* », « *il va péter les plombs* », « *je vais craquer* »... La « *pression* » en question crée la « folie négative » lorsqu'elle engendre un niveau d'agressivité si élevé que celui-ci est proche du nihilisme permanent et de l'asocialité constante : les normes sociales deviennent totalement obsolètes. La « *rage* » et la « *haine* » (comme ils disent) contre tous (proches ou lointains) poussent vers l'extrême et empêchent toute concession aux règles sociales. La seule et unique logique devient celle de l'affrontement, pour les motifs les plus futiles (partage d'une cigarette...) ou les plus sérieux

de tous, le protecteur, le médiateur, le conseiller et le juge. La recherche d'un principe de régulation du conflit social est, par ailleurs, très active dans les zones de mafia. Le système socio-économique est ici soumis à une menace de désintégration continue et réelle, et il existe donc une grande nécessité d'un pouvoir supra-individuel, public, capable de créer ne serait-ce qu'une apparence d'ordre collectif».

²³ Le lien entre conditions de vie (notamment les événements de vie) et fragilisation de la santé mentale a été montré par de nombreuses études, aussi bien liées au « paradigme du stress » (influence du stress sur les troubles psychiques) qu'à la « théorie de la structuration sociale » (qui renvoie l'origine des troubles mentaux à l'organisation de la société, voire aux désavantages de certains groupes ou classes sociales par rapport aux autres) ou à la « théorie de l'étiquetage » (qui cherche à expliciter les mécanismes de la stigmatisation), voir à ce sujet : Lovell, 2003 (l'auteur y dresse un bilan des publications francophones et anglophones). Sur les quartiers nord de Marseille, voir : Boissinot Torres, 2003. L'auteur montre que « la conjonction d'un habitat vétuste et dégradé, d'une population dans laquelle le chômage demeure élevé et le taux d'immigration important, a pour conséquence un taux de morbidité élevé. Les pathologies et les problèmes sociaux s'imbriquent et se potentialisent ». Dans le même sens, M. Joubert (2005) constate et analyse l'ouverture du champ de la santé mentale aux diverses composantes de la transformation des rapports sociaux : chômage longue durée, déstabilisation des familles, déscolarisation...

(protection d'un petit frère...). La « folie négative » est ici du côté de la violence « totale », une violence projetée sur l'environnement.

Pour comprendre cette « *pression* » censée générer la « folie négative », il faut s'imaginer la somme des tensions et des frustrations qui s'accumulent, parfois très rapidement. Par exemple, une journée commence par des problèmes scolaires, se poursuit par des rixes entre « *jeunes de la cité* » et se termine par la colère et les insultes des parents. L'environnement (familial, amical, scolaire...) est alors jugé uniformément agressif, chaque espace de socialisation est comme soumis à de fortes turbulences : le lien social est oppressif, instable, usant. Parallèlement, l'insécurité socio-économique tend à produire une approche au jour le jour²⁴. Ainsi les jeunes étudiés ont souvent l'impression d'être proche d'une limite, proche de la « vraie folie », d'un « trou noir » comme l'explique F. Dubet (1987)²⁵. Ils se demandent s'ils vont tenir longtemps à ce rythme. Ils s'observent, se qualifient de « *fous* », de « *vrais fous* », ils se défient de « *jouer au fou* », ils demandent à ce que ce « *jeu de fous* » s'arrête avant qu'il ne soit trop tard.

Comme l'explique C. Dejours (1998), les métiers à risques tendent à obliger un jeu avec le risque pour mieux dénier le risque (dans le sens où le jeu avec le risque refoule la perception du risque, il la chasse de la conscience et permet ainsi un bien-être - irrationnel mais réellement ressenti). Mieux vaut masquer sa peur pour être accepté par le groupe. L'usage répandu de l'alcool a dans ce contexte un double avantage, il est un puissant sédatif de la peur mais n'est pas identifié comme tel : il apporte une protection contre la peur tout en respectant l'interdit de parler d'elle. Ce qui est dit ici sur l'alcool vaut pour la consommation de cannabis ou d'autres drogues. Nous observons sur le terrain concerné la mise en place de lourdes

²⁴ A ce sujet, voir : Bourdieu, 1997 (pp. 318-322 : « Une expérience sociale : des hommes sans avenir »). La précarité imposée par le recours massif aux contrats de travail à durée déterminée (à partir des années 80) produit, par exemple, une difficulté à se projeter dans l'avenir même lorsqu'il y a obtention d'un emploi, voir à ce sujet : Pialoux, 1979.

²⁵ L'expression « côté obscur de la force » et le fameux basculement vers cette obscurité, diffusés par les deux trilogies « Star Wars », ont connu ici un grand succès et demeurent utilisés pour dépeindre la vie locale ou pour blaguer à son sujet.

conduites addictives qui ont en partie cette fonction de lutte contre la peur : être un « *jeune de cité* » est une forme de métier à risques, dont le plus important est de « mal finir » (clochard, détenu, handicapé physique...).

Là aussi, il y a une définition profane de la « folie » qui est instrumentalisée par le contrôle social : il s'agit de limiter le laisser-aller produit par les conduites addictives, de rappeler les codes sociaux, les règles et les hiérarchies existantes. Il faut protéger le lien social qui fonde le groupe face à l'anomie que provoquent les consommations outrancières de drogues : individualisme lié au repli sur soi et à l'incapacité croissante de communiquer avec autrui, vols pour assouvir sa dépendance... « *Boire comme un trou* », « *fumer comme un fou* », être appelé « *tox* » (toxicomane), etc., sont des reproches qui stigmatisent et qui soulignent l'affaiblissement des capacités intellectuelles et physiques ainsi que le caractère solitaire et parasite (Sauvadet, 2005b). Ils stigmatisent, blâment et marginalisent, voire excluent.

La consommation de drogues sert au maintien de la cohésion sociale (elle permet l'oubli des conflits, de la peur, de l'ennui - qui est fréquemment source de conflits), elle sert aussi à sa glorification (périodes festives et fraternelles), mais lorsqu'elle est poussée constamment à l'extrême il y a perte du lien social, inintelligibilité, ce qui entraîne la catégorisation parmi les « *vrais fous* », c'est à dire le rejet. Cette catégorisation se fait d'autant plus rapidement que « la » société ne l'invalide pas mais la conforte : les jeunes qui dépensent la quasi totalité de leur argent dans la consommation de drogues ne peuvent plus donner une image « convenable » d'eux-mêmes (s'acheter de nouveaux vêtements, se payer le coiffeur régulièrement...) et sont rejetés (à l'entrée des discothèques ou des bars...) par « une » société qui les considère à moitié clochardisés. La toxicomanie engendrerait une image « clochardisée » *via* son coût financier et ses conséquences physiques, or cette image apparaît étroitement associée à celle de la « folie négative ». Pauvreté, toxicomanie et « folie négative » s'enlacceraient pour créer une image repoussoir, aussi bien aux yeux des proches (les

copains...) qu'aux yeux des lointains (agents de sécurité, passants...). La « folie négative » est ici appréhendée comme un attribut logique de la clochardisation, elle serait quasi automatiquement liée à la mort sociale, liée à une position sociale qui en exposant massivement et continûment à diverses violences rendrait ingérables les effets de la « loi de conservation de la violence », avec l'émergence d'une tendance autodestructrice *via* la consommation abusive de psychotropes (violence tournée principalement contre soi). Cette « folie » est instrumentalisée par le contrôle social, elle est utilisée comme une logique de distinction mais représente aussi un moyen de prévention à l'égard des plus jeunes qui constatent le caractère suicidaire des consommations extrêmes de drogues.

c) Jouer pleinement le jeu ou pas

Il y a des étapes à franchir pour faire carrière dans le « *jeu de fous* » et gagner en capital symbolique et économique, il y a des dispositions à acquérir et des risques à prendre. Participer à une rixe contre les jeunes d'une autre cité, détrôner un leader ou dévaloriser un concurrent direct de « sa » cité, mimer le « *regard de ouf* » d'un leader, apprendre à faire « sortir » sa colère sans trembler, se convaincre de la nécessité de jouer pleinement le jeu pour être « *respecté* » (une forme d'*illusio* dirait P. Bourdieu)... Pour devenir un leader, il est nécessaire de combiner adroitement des attentes contradictoires : il s'agit d'être un « fou rationnel », c'est à dire un jeune homme qui peut « *jouer au fou* » mais qui sait aussi se montrer raisonnable et éviter le coûteux recours à la force (en utilisant avec habileté la manipulation par intimidation, en s'appuyant sur sa réputation, en concédant certains intérêts économiques à ses concurrents et en montrant ainsi ses bonnes dispositions au partage, en démontrant son impartialité lorsqu'il arbitre des conflits...). Il s'agit de connaître le plus précisément possible la définition profane de la « folie », la limite avec laquelle il faut flirter,

il faut gérer le stress lié à l'utilisation du couple violence/folie. Les passages à l'acte doivent être mesurés et justifiés²⁶, ils doivent être un minimum espacés dans le temps afin de ne pas donner l'impression d'une violence omniprésente, autant de signes qui attestent d'une capacité à assumer le leadership.

L'acquisition d'une arme à feu semble être un seuil particulièrement significatif, comme une sorte de stade ultime de la socialisation dans « *le jeu de fous* ». Un soir de mai 2001, j'allai à la rencontre de Brice (22 ans) et de quelques adolescents à qui il distribuait du cannabis. Grand Farouk²⁷, arrivé subitement au volant d'une belle voiture, le prit immédiatement en aparté. Au bout de dix minutes, Brice est revenu vers moi, m'a invité dans sa voiture et a déclaré :

Brice : « Tu sais pas c'qu'il vient d'm'dire ? Il a entendu qu'il y avait des gars qui voulaient me faire sauter ! »

Moi : « Te faire sauter ? »

Brice : « Me séquestrer, me dépouiller, me buter, je sais pas... Venir chez moi pour me buter (Brice a emménagé récemment dans une petite résidence privée à un kilomètre de la cité : sa mère l'a expulsé de l'appartement familial). Comme Hamid ! Tu sais, Hamid de la cité « X » qui s'est fait descendre devant sa femme et ses deux gosses. Tu sais qu'Farouk connaît beaucoup de monde : des gars sont venus le voir pour lui demander des trucs sur moi : combien j'avais de tunes (d'argent), où j'habitais, ma voiture, tout... Il leur a dit que j'étais

²⁶ Par exemple, s'il s'agit d'un différend économique : le montant de la dette est examiné lors des discussions entre copains, la durée du crédit également, ainsi que le respect que se sont manifestés les protagonistes avant d'en arriver au conflit (conformément à leur différence d'âge et de réputation). Par ailleurs, la sévérité des représailles est évaluée.

²⁷ Le terme « Grand » est à l'origine utilisé pour différencier deux Farouk : le plus âgé a été appelé Grand Farouk et le plus jeune a été nommé Petit Farouk. Le plus âgé est par ailleurs un des délinquants les plus craints et un leader de premier plan. Ce surnom est donc conforme à son standing, il a ainsi traversé plus d'une décennie. L'autre Farouk s'est débarrassé rapidement du terme « Petit ». Grâce à ses nombreux exploits (bagarres, activités sportives, vols...), personne ne l'appelle plus « Petit Farouk ».

un mec à lui, un mec droit, qui bossait bien. Mais il m'dit de m'méfier. Il a pas confiance.

Merde, c'est quoi ça ! J'les connais pas ces gars là, moi ! Je leur ai faits quoi ? »

Moi : « Mais ça s'rait des mecs du d'ssus (du petit banditisme) ou des mecs de cités ? »

Brice : « J'sais pas. »

Moi : « Mais des mecs du d'ssus ils s'en prendraient pas à toi ? »

Brice : « Ouais. Non, c'est des mecs de cités. De toutes façons, il va s' renseigner. Il va m'dire. Et moi je vais chercher aussi. C'est question d'territoire ou quoi ? Ils veulent me dégager. C'est la jalousie, ça. Ils voient que j'suis plus jeune, que j'me fais des sous... C'est des mecs en rapport sur le quartier qui aident un mec d'ici. C'est lui qu'a dû les brancher en leur promettant de prendre plus de shit si je faisais plus chier. Putain ! Si c'est Riton ! ? (soufflant avec dépit) »

Moi : « C'est qui Riton ? »

Brice : « C'est Aziz. C'est son nouveau surnom. Pourtant j'me la raconte pas (Brice ne fréquentait plus le café de la cité où était toujours Aziz , et il squattait dans un hall reculé de la cité d'où il contrôlait la plus grande partie du marché de cannabis de la classe d'âge adolescente, ainsi qu'une petite partie de celui de la classe d'âge des jeunes adultes, et où il recevait ses clients extérieurs au groupe étudié). Quand même, Aziz et moi on a grandi ensemble. Quand même, on n'en est pas là ! En tout cas, si j'apprends que c'est lui, si j'm'en sors vivant : je l'bute. Faut qu'j'demande une arme à Grand Farouk. Ah ouais, maintenant faut qu'j'sois armé (Brice semblait très embêté par le fait de devoir vivre avec une arme : comme s'il franchissait une frontière dangereuse). Même si c'est chaud avec les keufs (policiers), j'ai plus l'choix ! Faut qu'j'me prépare à tirer. Mentalement. Faut qu'j'pense à ça. Tant qu'à faire vaut mieux tirer le premier. Ah ouais ! J'vais pas attendre qu'ils me butent ! »

Moi : « Aziz c'est un mec bien quand même ! Si... »

Brice : « Les mecs, tu sais plus de quoi ils sont capables. Le fric ça les rend dingues. Ton pire ennemi peut être ton meilleur ami. C'est un sale milieu, maintenant. Y'a trop de vices à ce niveau. Faut que je me prépare... »

Moi : (je ne sais absolument pas quoi dire) « Ah c'est hard (dur). »

Brice : « Moi j'peux pas vivre comme ça. C'est trop chaud... Trop un truc de fous (silence). Soit tu marches droit et tu te fais niquer par l'Etat (muni d'un diplôme de tourneur/fraiseur Brice, à 22 ans, était déjà un chômeur longue durée), soit tu fais du biz (business). Mais en plus de lutter contre l'Etat et ses keufs, maintenant tu luttas contre les autres (délinquants de rue). Pour survivre. Simplement survivre. (soufflant avec fatigue) »

Un peu plus tard, Brice m'expliqua qu'il souhaitait partir un mois en Thaïlande, puis a enchaîné avec la description de la situation dramatique de sinistrés d'un tremblement de terre dont les médias se faisaient l'écho (une situation qui pouvait symboliser de ce qu'il avait ressenti ?). Enfin, il me fit part d'un projet d'engagement dans l'armée. Brice avait besoin d'une « bouffée d'oxygène », il cherchait une « porte de sortie ».

Selon que des « portes de sortie » (partielles ou totales) existent ou pas, l'acteur est plus ou moins pris dans le jeu, voire y est totalement prisonnier ou en est quasi « totalement » libéré. Une histoire d'amour, un enfant, le renouveau de l'influence parentale, un emploi, une carrière sportive, etc., sont autant de forces centrifuges qui permettent aux « *jeunes de la cité* » de s'extraire (au moins partiellement) de ce « *jeu de fous* », de développer de nouvelles dispositions. A l'inverse, un licenciement, une rupture amoureuse ou les interdépendances propres à l'économie illicite de la drogue, représentent des forces centripètes qui ancrent les acteurs concernés dans le « *jeu de fous* » précédemment cité²⁸, favorisant l'*illusio* propre à ce

²⁸ E. Goffman (1975) explique : « Avec cette ambivalence qui imprègne l'attachement de l'individu pour sa catégorie stigmatisée, on conçoit que ce n'est pas toujours sans vacillation qu'il la soutient, s'y identifie et y participe. Il y a ainsi tout un « cycle de l'affiliation », suivant lequel l'individu en vient à accepter les occasions qui s'offrent à lui de participer au groupe, ou bien à les rejeter alors qu'il les acceptait auparavant. »

jeu, en particulier si l'acteur a grandi dans le quartier. Les jeunes les plus influents du groupe étudié sont tous des « *purs produits de la cité* », ils y ont fait leurs premiers pas, ils ont très peu de distance par rapport à cet environnement. Leur enclavement a grandement favorisé leur absorption de l'*illusio* propre au champ « *jeunes de la cité* » ainsi que leur carrière remarquable dans ce champ.

Les jeunes « *de la cité* » n'ont pas tous les mêmes ressources pour jouer le jeu, certains sont constamment perdants et souffrent plus que les autres, certains bénéficient d'une situation devenue relativement confortable *via* une réputation qui les dispense de passer à l'action. Parallèlement, ceux qui ont le même niveau de ressources n'ont pas tous effectué les mêmes efforts pour l'obtenir. Certains sont des héritiers, d'autres non, certains ont des grands frères craints et respectés, certains n'ont d'abord compté que sur leurs poings et leur ruse. Certains ont échappé à de nombreuses violences parce qu'ils étaient le « frère de », le « meilleur copain de » voire le « fils de » ou le « neveu de », d'autres ont été très tôt exposés de manière continue à la violence de la rue et sont beaucoup plus marqués par la « loi de conservation de la violence ». Il est évident que tous n'ont pas le même degré d'exposition au « *jeu de fous* ».

On observe également quelques éléments modérateurs, souvent dépassés par la tournure des événements, qui échappent partiellement au « *jeu de fous* » en sublimant autant que possible les liens de camaraderie qui unissent les « *jeunes de la cité* » et en militant activement pour le renforcement de ces liens. Ils donnent plus qu'ils ne reçoivent et sont ainsi fréquemment en dehors de la compétition, en dehors du « *jeu de fous* » caractérisé par la rivalité exponentielle et son spectacle. Ils ont des capacités (d'expression ?) affectives plus développées, dont on peut généralement comprendre la genèse en étudiant leurs relations familiales. D'autres ont une distance vis-à-vis du jeu qui s'explique par le fait qu'ils jouent à plusieurs jeux en même temps, qu'ils ont différents espaces sociaux où s'exprimer, etc., c'est à dire qu'ils ont (trouvé) des « portes de sortie » partielles (scolarisation récompensée, amour maternelle quasiment

sans faille, réseaux amicaux situés à l'extérieur du jeu concerné...). Ils correspondent le plus souvent aux « *filis à papa* » dont nous avons parlé au début de l'article (ceux qui s'intègrent au groupe à partir de l'adolescence puis s'en éloignent rapidement au jeune âge adulte).

d) Un exemple de « folie négative » : l'histoire d'Abdel

Je connais Abdel depuis quinze ans. Son père, un paysan kabyle devenu ouvrier parisien, est en préretraite pour des problèmes de santé et passe le plus clair de son temps dans la pénombre de la salle à manger à regarder l'unique télévision familiale. Sa mère a eu trois filles et cinq garçons. Le plus âgé est mort d'overdose (héroïne), le second a été interné pour démence. Les trois autres frères représentent une des deux fratries les plus craintes du groupe étudié (celle de Grand Farouk). Abdel, « le petit dernier », dort dans la chambre de ses frères, et comme eux, il ne touche à aucune forme de drogue. Complexé, il est victime de troubles obsessionnels compulsifs (il se gratte sans cesse le menton sur l'épaule...). Il fréquente des plus jeunes que lui car il rejette les pratiques délinquantes de ses pairs : il est néanmoins reconnu et respecté par l'ensemble du groupe du fait qu'il est le frère de Grand Farouk. Cet héritage le dispense de faire ses preuves, et, du coup, de nombreux excès. Discipline scolaire et activité sportive : Abdel se dit dans « *le droit chemin* ». Son côté renfermé (il n'entreprend par exemple aucune démarche de séduction auprès des filles) et un goût certain pour la culture lui font passer sans encombre le « barrage » du collège (70% de sélection entre la classe de 6^{ème} et celle de 3^{ème}). Il devient le premier garçon de la famille à s'inscrire au lycée général, distant de trois kilomètres. Il perd « son titre » (personne ne connaît son grand frère) et essuie des moqueries (à cause de ses troubles obsessionnels compulsifs). Le niveau scolaire s'élève : ses professeurs ne le considèrent plus comme un bon élément mais comme un élève moyen. Il manque un élément modérateur pour « calmer le jobard lésé », dirait E. Goffman. Abdel est

déstabilisé et devient bagarreur, ce qui lui vaut d'être définitivement exclu. Rejeté par les lycées des alentours, il accepte la mort dans l'âme une formation professionnelle à l'autre bout du département. Son apprentissage ne l'intéresse guère et il cohabite difficilement avec les jeunes issus des cités environnantes. Renvoyé parmi ceux dont il cherche à se démarquer, il est hors de question que ces derniers l'intimident, le ridiculisent, le volent ou le frappent. Hors de question pour lui de baisser les yeux. Son attitude est hautaine et solitaire, il est entre-deux mondes et s'aperçoit qu'il ne sera reconnu ni dans l'un, ni dans l'autre. Aucune position sociale ne correspond à sa situation vécue, il semble errait dans un « no man's land », sans pouvoir s'appuyer sur un modérateur, quelqu'un qui lui montrerait le chemin d'une « porte de sortie honorable » comme dirait E. Goffman (1969). Abdel « craque ». Un jour, il « s'embrouille », cogne puis s'enfuit jusqu'à la gare la plus proche où il maintient ses adversaires à distance grâce aux pierres de la voie ferrée. Il craint de retourner au lycée, de prendre un coup de couteau ou de se faire lyncher. Tout bascule.

Cet incident est un tournant : à partir de cette date, il n'est ni scolarisé, ni inséré professionnellement. Il traîne dans la cité avec l'ennui et la honte pour partenaires. Il a dix-huit ans et refuse toujours toute consommation de drogue. Il se met à parler tout seul : il reproche aux oiseaux de lui « *chier sur la gueule* ». Décontenancés par son comportement, les autres jeunes se désolidarisent et l'évitent, soit physiquement, soit en ne prêtant pas attention à sa présence et à ses propos. Sa réputation de « *fou* » s'élabore peu à peu, elle légitime des comportements de plus en plus distants et méprisants, mais aussi prudents.

Un jour, après plusieurs heures silencieuses à regarder le scooter flambant neuf de Giali, Abdel demande à utiliser l'engin. Giali refuse. Sans un mot, Abdel se jette alors brusquement sur lui, mais perd l'avantage. Giali, malgré sa petite taille, l'immobilise sans le frapper, le calme et le relâche lentement. Il ne veut pas d'histoire avec Grand Farouk et fait preuve d'un grand sang-froid. Abdel, de son côté, ne compte pas en rester là. Après s'être relevé, après

avoir regardé le groupe de jeunes (dont je fais partie) qui attend sa réaction, il sort un couteau et le plante deux fois dans la cuisse droite de Giali : deux semaines d'hôpital. Les « *jeunes de la cité* » sont sous le choc.

Giali est très apprécié : il n'abuse jamais de sa force, mène son « *biz* » (« business ») sans faire de vagues, brille dans toutes les pratiques sportives... Les grands frères d'Abdel sont toujours en affaire avec lui et le considèrent comme un garçon fiable promis à un avenir certain au sein de l'économie de la drogue. En conséquence, ils l'indemnisent financièrement et désavouent leur petit frère publiquement. Après l'avoir frappé, ils le chassent de la cité. Abdel endosse le costume du paria : il saccage l'appartement familial et se réfugie dans une camionnette abandonnée sur un parking situé non loin de la cité.

Après plusieurs mois, grâce à sa mère, il réintègre le domicile familial. D'abord discret, il réapparaît progressivement au sein du groupe « *jeunes de la cité* ». Il est tout juste toléré à la marge, il ne fait plus d'histoires. Abdel semble coincé : il reste « *scotché au quartier* ». Il est par exemple incapable de se rendre seul sur Paris, que cela soit en transports en commun ou en voiture. Il entame une consommation de tabac et de cannabis. Sa santé se dégrade (des problèmes dentaires l'enlaidissent et le font souffrir).

Sur fond de difficultés quasiment communes à tous les « *jeunes de la cité* », la fragilité psychologique d'Abdel s'est accentuée jusqu'à ce qu'il devienne un cas lourd et dangereux, victime de plusieurs processus de désaffiliation (désaffiliation scolaire, puis non-affiliation professionnelle, puis désaffiliation vis-à-vis des « *jeunes de la cité* », puis désaffiliation familiale). Son affirmation « guerrière » au sein du groupe étudié s'est réalisée d'une manière déconnectée des normes et des valeurs qui président au contrôle social, et dont le respect détermine grandement le capital social de chacun. Abdel, pour un motif futile, a sauvagement agressé, sans verbaliser, un jeune particulièrement populaire qui lui a laissé sa chance et qui n'a perdu le combat que par respect pour Grand Farouk. Parallèlement, Abdel a toujours

adopté un comportement défiant et distant par rapport à l'ensemble du groupe « *jeunes de la cité* ». Sa sécurité ne repose que sur les épaules de son grand frère : Grand Farouk est la condition *sine qua non* qui permet à Abdel d'exprimer son arrogance et son agressivité envers les « *jeunes de la cité* », dont il cherche à se différencier. Il est évident que son comportement déclenche une animosité de moins en moins implicite.

Son « coup de folie » est perçu comme un problème d'ordre « psychiatrique », dans le sens où il renvoie à la « folie négative », « *à la vraie folie* », il disqualifie Abdel en lui attribuant l'étiquette du paria, du « *fou* » marginal qui ne peut s'intégrer dans des réseaux structurés de relations humaines... Les grands frères d'Abdel, eux, le savent bien, et ont conservé intact le capital social que représentent Giali et tous ceux qui lui apportent un soutien de façon plus ou moins explicite. Mieux, ils ont montré que les liens du sang peuvent être plus fragiles que les liens d'amitié et d'intérêt qui se nouent au sein du groupe « *jeunes de la cité* ». Leur attitude soulage le reste du groupe.

3) CONCLUSION

Il y a là un caractère véritablement politique, où la question centrale est la gestion collective des rapports de domination et de « la folie ».

La « folie » est un argument majeur du contrôle social propre au groupe « *jeunes de la cité* », notamment par rapport à deux problématiques centrales : la violence tournée vers autrui (symbolisée par l'agressivité physique et verbale) et la violence tournée vers soi (symbolisée par « l'anéantissement de soi-même » *via* des pratiques addictives abusives : « *se défoncer* », « *se déchirer la gueule* », « *se mettre KO* », etc., sont autant d'expressions qui témoignent de cette volonté).

Le groupe doit élaborer des définitions profanes de la « folie » afin de survivre un minimum en tant que groupe, afin d'imposer un minimum de normes dans un environnement social fortement désorganisé qui use les résistances et la raison humaines.

D'un côté la violence s'immisce dans la « folie » pour accroître son impact et « *jouer le jeu de fous* » qu'impose la vie des « *jeunes de la cité* », de l'autre elle est limitée par cette même « folie », qui devient un élément du contrôle social *via* la différenciation entre les « *fous* » conformes aux nécessités du jeu social (« folie positive ») et les « *vrais fous* » jugés inacceptables, car jugés asociaux, ingérables et inintelligibles (« folie négative »).

4) Bibliographie

Arlacchi P., *Mafia et Cies. L'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986.

Boissinot Torres D., *La santé mentale en population générale. Une expérience dans les quartiers nord de Marseille*, dans Joubert M. (dir), *Santé Mentale, Ville et Violences*, Erès, Toulouse, 2003.

Bourdieu P., *Le sens pratique*, Paris, Seuil, 1980.

Bourdieu P., *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

Bourdieu P., *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

Bourgois P., *In search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, New York, Cambridge University Press, 1995.

Castel R., *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil, 2003.

Chauvel L., *Le destin des générations*, Paris, PUF, 2002.

Choquet M., Ledoux S., *Attentes et comportements des adolescents*, Paris, INSERM, Editions Espaces 34, 1998.

- Dejours C., *Souffrance en France*, Paris, Seuil, 1998.
- Dubet F., *La galère : jeunes en survie*, Paris, Seuil, 1987.
- Foucault M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
- Goffman E., *Calmer le jobard : quelques aspects de l'adaptation à l'échec*, dans *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1969.
- Goffman E., *Stigmate*, Paris, Minuit, 1975.
- Hoggart R., *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.
- Laé J-F., Murard N., *L'argent des pauvres*, Paris, Seuil, 1985.
- Lepoutre D., *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- Lovell A., *Etats des lieux de la recherche en sociologie et anthropologie des maladies mentales et de la santé mentale*, Ministère de la Santé et de la Protection Sociale/CESAMES, 2003.
- Mauger G., Fossé-Poliak C., *Les loubarde*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°50, 1983.
- Mauger G., *L'apparition et la diffusion des drogues en France*, Contradictions, n°40, 1984.
- Mauger G., *Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires*, dans Baudelot C., Mauger G. (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Mauger G., *Election parentale, élection scolaire*, dans Huerre P., Renard L. (dir.), *Parents et adolescents, des interactions au fil du temps*, Paris, Erès, 2001.
- Monod J., *Les barjots*, Julliard, Paris, 1968.
- Mucchielli L., *Familles et délinquances. Un bilan pluridisciplinaire des recherches francophones et anglophones*, CESDIP, Etudes et données pénales, n°86, 2000.
- Muchembled R., *La violence au village. Sociabilité et comportements populaires en Artois du XVème au XVIIème siècle*, Bruxelles, Brepols, 1989.

Pialoux M., *Jeunesse sans avenir et travail intérimaire*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°26-27, 1979.

Pitt-Rivers J., *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette, 1997.

Joubert M., *Politiques locales et nouveaux dispositifs d'action dans le domaine des toxicomanies*, Déviance et société, vol.23, n°2, 1999.

Joubert M., *Santé mentale, villes et conduites à risques : les bases d'une réflexion croisée entre chercheurs et acteurs de terrain*, dans Joubert M., Giraux-Arcella P., Mougin C. (dir), *Villes et toxicomanies. De la connaissance à la prévention*, Paris, Erès, 2005.

Sauvadet T., *Causes et conséquences de la recherche de « capital guerrier » chez les « jeunes de la cité »*, Déviance et Société, Vol. 29, n°2, 2005a.

Sauvadet T., *Hiérarchisation et consommation de drogues chez les « jeunes de la cité »*, dans Joubert M., Giraux-Arcella P., Mougin C. (dir.), *Villes et toxicomanies. De la connaissance à la prévention*, Paris, Erès, 2005b.

Sayad A., *La malédiction*, dans Bourdieu P. (dir), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.

Von Clausewitz C., *De la guerre*, Paris, Gérard Lebovici, 1989.